Document generated on 10/11/2024 10:45 p.m.

Études littéraires africaines

# BONI-CLAVERIE Isabelle, *La Grande Dévoreuse*, Abidjan, Nouvelles Editions Ivoiriennes, 1999, 135 p.

Odile Cazenave

Number 12, 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1041866ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1041866ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cazenave, O. (2001). Review of [BONI-CLAVERIE Isabelle, *La Grande Dévoreuse*, Abidjan, Nouvelles Editions Ivoiriennes, 1999, 135 p.] *Études littéraires africaines*, (12), 53–54. https://doi.org/10.7202/1041866ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CÔTE-D'IVOIRE

■ BONI-CLAVERIE ISABELLE, *LA GRANDE DÉVOREUSE*, ABIDJAN, NOUVELLES EDITIONS IVOIRIENNES, 1999, 135 P.

Ecrit en1989 par Isabelle Boni-Claverie alors qu'elle avait à peine 17 ans, ce texte frappe tant par sa maturité que par le renouvellement de la thématique de la ville et de la jeunesse. Cinéaste, réalisatrice d'un court-métrage "Le génie d'Abou" et d'un documentaire, "La coiffeuse de la rue Pétion", Boni-Claverie a attendu dix ans pour publier ce texte.

Le thème de la ville porteuse de maux n'est pas nouveau en soi ; il apparaît aussi bien chez les anglophones (*Jagua Nana* (1961) du Nigérien, *Cyprien Ekwensi* ou *Going Down River Road* (1976) de Meja Mwangi) que chez les francophones (*La grève des Bàttu* (1979) d'Aminata Sow Fall, *La Poubelle* (1984) de Papa Pathe Diop).

Dans les années 60 à 80, la ville illustre essentiellement les maux de la colonisation et des traces laissées par la colonisation : prostitution, corruption, etc. Avec les années 90, la ville apparaît sous un angle nouveau, celui d'une combinaison de fascination pour le potentiel qu'elle offre, et du danger qu'elle rengorge en elle, notamment pour la jeunesse. C'est la ville africaine, c'est aussi la ville européenne, Paris, avec le caractère d'aimantation qu'elle présente plus spécifiquement pour la jeunesse, et les divers dangers qui la guettent, ainsi dans *Bleu Blanc Rouge* d'Alain Mabanckou. La notion de danger et de l'engrenage dans lequel entrent les personnages est explorée dans le cas notamment des filles, des jeunes femmes. C'est le cas par exemple de *La folie et la mort* de Ken Bugul.

*La Grande Dévoreuse,* Abidjan pour ne pas la nommer, ne prend jamais le caractère de fascination. C'est immédiatement sous le signe de la cruauté, de la difficulté qu'elle se découvre à la jeune Amoin qui a quitté son village pour essayer de fuir la pauvreté et aider sa famille. Devenue serveuse et femme à tout faire dans un bar, elle serait bientôt à la merci des clients du bar et de son vieux propriétaire à l'œil lubrique, sans l'intervention d'un jeune homme, Sax, qui la défend et bientôt la fréquente.

A travers l'amour naissant de ce jeune couple, on découvre *l'underground,* la vie d'un enfant de la rue, Sax, resté orphelin après un règlement de compte entre trafiquants, auquel il ne reste qu'un saxophone pour tout souvenir de son père ; c'est aussi une vieille tante aveugle qui s'est crevé les yeux pour ne plus voir le sordide de la vie ; c'est également le monde de la mendicité, de ceux et celles qui ont vu l'enfant grandir. Guidée par Sax dans sa découverte de la ville, dans ce qu'elle peut porter de potentiel de richesse, Amoin gardera toujours cependant un sentiment de crainte face à un danger caché, à un ennemi potentiel qu'elle ne peut identifier autrement que par son contrepoint, la pauvreté.

Si la description de leur amour crée un effet d'îlot de beauté et de pureté, si l'espace d'un moment le lecteur croit en la réussite de Sax comme saxophoniste, de ce qu'il peut "s'en sortir", le monde de la rue les rattra-

pe bientôt. Blessé de coups de couteaux par le même gang qui a mis fin aux jours de son père, il est laissé pour mort sans soins dans un couloir d'hôpital, faute d'argent. la réalité éclate brutale : Amoin part dans une course effrénée contre la mort et essayer de sauver Sax à tous prix, y compris si cela signifie donner son corps, le marchander pour l'argent nécessaire aux médicaments susceptibles de sauver son amoureux. Malgré tous ses efforts, Amoin arrive trop tard. Sax a succombé à ses blessures. La dernière scène sanctionne la victoire de la grande dévoreuse. Amoin, portant le corps de Sax sur ses épaules, s'enfonce dans la lagune. La ville, monstre personnifié, n'a pas su épargner ses jeunes.

Dans une écriture tour à tour sensuelle et poignante, l'auteur crée un effet choc qui confronte le lecteur à la question du devenir de la jeunesse urbaine, face à un espace inhospitalier et sans merci.

■ Odile CAZENAVE
Massachusetts Institute of Technology

**CÔTE D'IVOIRE**

■ BORGOMANO MADELEINE, *DES HOMMES OU DES BÊTES ? LECTURE DE EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES D'AHMADOU KOUROUMA*, L'HARMATTAN, 201 P.

Madeleine Borgomano suit pas à pas la carrière littéraire d'Ahmadou Kourouma : après s'être intéressée à ses deux premiers romans dans *Ahmadou Kourouma, le "guerrier" griot* (L'Harmattan, 1998), elle étudie ici le troisième, *En attendant le vote des bêtes sauvages.* Le titre de l'ouvrage, sous forme de clin d'œil intertextuel, fait référence au travail de Jean Derive et Gérard Dumestre, *Des hommes et des bêtes. Chants de chasseurs mandingues* (Les classiques africains, 1999, c.r. dans Ela 10, p. 33-34), et souligne dès l'abord l'importance de deux thèmes : la chasse et la bestialité.

M. Borgomano rappelle dans son introduction que le roman de Kourouma s'inscrit dans une longue lignée d'œuvres mettant en scène des dictateurs, "guides providentiels" et autres "pères de la nation", mais souligne dès le premier chapitre l'originalité de cette nouvelle variation sur un thème devenu traditionnel dans la littérature africaine : il s'agit en effet d'un "roman fécondé par un chant de chasseurs". Elle montre comment A. Kourouma parvient à fusionner la forme moderne (et importée) du roman et celle du donsomana, récit cathartique propre aux chasseurs malinkés, et souligne l'intérêt de cette thématique de la chasse en ce qui concerne la satire politique, ainsi que l'influence structurelle du donsomana sur le roman : le récit adopte en effet de manière insistante la forme du cercle, voire de la spirale, non seulement à travers la construction des veillées et des "séances", mais aussi grâce aux "boucles" que constituent les nombreuses analepses consacrées aux différents personnages. Cette structure circulaire est également mise en rapport avec le leitmotiv de l'émasculation rituelle, car le dictateur Koyaga, non content de mutiler